

# La guerre juive : réflexions d'un des BELLIGÉRANTS

## Catherine Leuchter

Spécialiste de l'information,

auteur de *Le livre noir*

de l'*Autorité palestinienne*,

Editions Café noir, 2004.

Les exemples et la plupart des analyses que nous livrons ici, comme le titre de cet article, sont empruntés à deux livres d'Edward Alexander <sup>1</sup>. Cet écrivain et professeur d'anglais à l'Université de Washington (Seattle) a enseigné plusieurs années à l'Université de Tel-Aviv.

*La guerre des Juifs* fut à l'origine écrit en araméen au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère par Flavius Josèphe, Juif contemporain de la révolte juive contre les Romains (66-73). Ce livre raconte la guerre qui opposa les Juifs et les Romains tels que Josèphe les a perçus, mais évoque également le fait qu'Israël fut détruit à cause des dissensions internes, les Romains qui brûlèrent le Temple puis expulsèrent les Juifs d'Israël ayant été introduits par des Juifs eux-mêmes. L'ennemi extérieur avait pu faire son œuvre parce qu'au préalable Israël s'était fissuré de l'intérieur. Edward Alexander reprend ce titre avec une certaine ironie pour évoquer cette fois la guerre que se livrent des Juifs entre eux, les différends fondamentaux qui les opposent concernant Israël d'aujourd'hui et qui mènent certains d'entre eux à souhaiter la fin d'Israël, ou du moins la fin d'Israël comme Etat juif.

### Les origines

E. Alexander fait remonter à 1967 la campagne pour miner l'image morale du peuple et de la terre d'Israël, campagne qui a consisté à disséminer un nombre

de clichés, de mythes et de mensonges. Quand en mai 1967 Gamal Abdel Nasser déclare, entre autres déclarations amicales, que « l'existence d'Israël est en soi une agression », certains Juifs sont tout disposés à le suivre. Dans la guerre idéologique contre le sionisme, contre l'idée d'Israël et contre Israël même, se trouve l'incorporation de l'antisémitisme dans l'idéologie du « multiculturalisme » : il est de bon ton aujourd'hui de rejeter l'idée d'un Etat juif au nom du mélange des cultures. Ce rejet n'est pourtant pas de mise pour la culture arabe, tibétaine, mongole ou kurde. On trouve également des distorsions politiquement motivées ; l'exploitation de la Shoa que l'on retourne contre les Juifs ; des stratégies de discrimination morale et politique contre l'Etat d'Israël ; l'impunité croissante de l'antisémitisme qui se prêche aux deux extrémités du spectre politique, etc.

En 1987, nouveau tournant. D'un point de vue purement militaire, l'Intifada de 1987 a été beaucoup moins efficace que les tanks et les avions arabes ne l'avaient été lors des guerres précédentes. Cependant, elle a été terriblement efficace en tant qu'arme de propagande. Le spectacle de jeunes Palestiniens (au moins au début de la révolte, avant que la violence ne devienne hautement organisée) faisant face aux soldats israéliens a donné aux Arabes la victoire qu'ils recherchaient : cela fit basculer une grande partie de l'opinion, Juifs compris, du côté des Arabes *et* contre Israël. La stratégie de l'inversion, par laquelle les pays arabes cherchèrent dans les années après la guerre de Kippour (1973) à projeter sur les Juifs leur propre impérialisme, racisme et intentions destructrices, avait maintenant remporté son plus grand succès. Bien sûr, ce succès ne le devait pas uniquement aux jeunes Palestiniens lançant pierres et cocktails molotov ; il fallut une prise en main par les Arabes, et bien plus encore par ceux qui les soutenaient, dans le domaine des idées et des idéologies, domaine où l'on a longtemps cru les Juifs maîtres en la matière.

Hannah Arendt utilisait l'expression « œil du cyclone » pour décrire la place occupée par le peuple juif au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Hormis peut-être une courte période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle même ses ennemis traditionnels sentirent que le mot « antisémitisme » était encore trop entaché par la Shoa, les Juifs furent et sont encore incapables de s'extirper des forces déployées contre eux dans une guerre qui semble n'avoir pas de répit et qui revêt des formes et des noms différents et renouvelés. Et ce malgré le fait que le peuple juif est ridiculement minoritaire sur Terre, 997 habitants de la planète sur 1 000 n'étant *pas* juifs.

C'est ainsi qu'un conflit qui oppose les Juifs et les Arabes au Proche-Orient vole la vedette à tous les autres conflits de la planète, qu'ils soient plus anciens comme le cas des Kurdes, des Coptes en Egypte... Qu'ils soient plus lourds en

terme de vies humaines, comme l'Angola (deux millions de morts), le Soudan (même ordre de grandeur), le Congo (RDC), la Tchétchénie... Qu'ils s'agissent du silencieux engouffrement du Tibet, de la population nord-coréenne ou encore de tant d'autres points chauds de la planète, les Juifs sont bien dans l'œil du cyclone. Comme le disait David Grossman, « Après tout, le Juif a toujours été une forme de métaphore pour quelque chose, jamais il ne fut perçu pour ce qu'il est réellement. Et cela est encore vrai aujourd'hui. Depuis le début de l'Intifada, chaque Israélien sent que cela est soudainement d'actualité. Les gens ont toujours eu du mal à nous reconnaître, nous les Juifs, comme des êtres humains. Il y eut de la diabolisation et de l'idéalisation, toutes deux étant des formes différentes de déshumanisation. Le sionisme, en dépit de tout, nous a délivrés de ça. Il nous a ramenés au pratique, à l'humain, à l'histoire. Mais aujourd'hui, nous voilà remis à cette place symbolique. »

Sans annuler les autres formes d'antisémitisme – religieux, social, racial – la renaissance d'une souveraineté juive ne cesse d'alimenter la rumeur. Derrière la phrase tant et tant répétée de la « critique de la politique israélienne », du « droit à critiquer Israël », est venu le dernier né de la famille antisémite : l'antisionisme. L'existence même d'Israël, quelle que soit sa politique, quels que soient ses dirigeants, quels que soient l'environnement et le contexte, est remise sans cesse en question. La critique hors norme d'Israël fait de cet Etat la pire plaie de la planète.

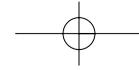
Comme en son temps les autres formes d'antisémitisme, l'antisionisme se professe haut et fort, parfois avec fierté, il est un courant de pensée comme un autre, et il crée une scission dans les sociétés que ce phénomène agite. Hormis quelques antisionistes religieux, que l'on entend au demeurant assez peu, l'antisionisme d'extrême-gauche rencontre sur la plupart des points celui d'extrême-droite.

Mais ce qui nous occupe ici, c'est l'antisionisme émanant de Juifs eux-mêmes, voire d'Israéliens. Et comme nous avons rangé l'antisionisme dans la catégorie des antisémitismes, force est de constater qu'il y a des Juifs antisémites. Troublant... Et des médias exploitent jusqu'à la corde, goulûment, la voix de ces Juifs antisionistes, et souvent ils se cachent derrière leurs voix qui se plaignent d'être réprimées par ces autres Juifs, qu'ils identifient à « l'establishment juif », et qui ont l'indécence de défendre un Etat indéfendable : Israël.

### **David Grossman : l'ambivalence**

Pour tenter de comprendre ce phénomène, Edward Alexander décortique quelques cas.

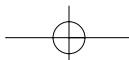
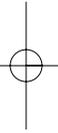
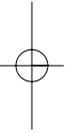
Celui de David Grossman est à prendre avec recul. David Grossman, écri-



vain israélien renommé, n'est pas antisioniste. C'est un homme sensible et nuancé dont la perception a su évoluer au fil du temps et des événements.

En janvier 2003, David Grossman déclarait : « Ce qui s'est passé ici dans les deux dernières années est que soudain, la possibilité qu'Israël puisse ne plus exister est devenue concrète. (...) Parce que quand vous vivez dans une réalité dans laquelle vous voyez des gens déchiquetés, dans laquelle vous voyez des lambeaux de chair, il devient très difficile de continuer à croire en quelque chose », et d'autres phrases qui témoignent que non seulement il ne passe pas à la trappe la souffrance israélienne, mais encore qu'il est tout à fait conscient de la démesure avec laquelle on délégitimise Israël, tout à fait lucide sur l'antisionisme. « C'est impossible d'ignorer le fait que nous sommes de plus en plus isolés ici à cause de toutes sortes de menaces et d'ostracismes... J'espère que je n'ai pas l'air d'être paranoïaque, mais j'ai le sentiment que depuis le début de l'Intifada, et dans la vague d'antisémitisme et d'attaques contre Israël de par le monde qui ont suivi, quelque chose en nous a changé. (...) L'Israélien moderne a tout d'un coup commencé à sentir que le tragique de la destinée juive lui revenait en pleine figure. Il est pris dans quelque chose qu'il croyait disparu. » Non, Grossman n'est décidément pas antisioniste, il est même inquiet de ses manifestations et de ses conséquences possibles.

Il n'est pas non plus dupe de l'irruption de la violence côté palestinien : ni concernant le prétexte pris de la visite d'Ariel Sharon sur le mont du Temple pour le déclenchement de l'Intifada : « Il me semble, moi, que la dégradation n'a pas commencé avec cette visite, qui était, en soi, provocatrice et maléfique, mais quand Arafat, à Camp David, a déclaré, il y a trois mois, qu'il ne pouvait signer un accord de compromis sur Jérusalem, parce qu'il ne représente pas seulement 5 millions de Palestiniens mais 1 milliard de musulmans dans le monde. Toi comme moi savons que le fanatisme religieux – juif ou musulman – est notre véritable ennemi ». Il n'est pas dupe non plus de l'imputation exclusive de cette Intifada à la partie israélienne : « Ici, des amis proches, des membres de ma famille, qui ont toujours cru en la paix et ont espéré que chez les Palestiniens germait le même désir, ressentent un vrai déchirement, le sentiment d'une trahison : quel sens cela avait-il de tant proposer à Arafat, d'accepter un compromis avec lui, même sur Jérusalem, alors qu'il encourage un tel déchaînement ? Quand, dans les écoles de l'Autorité palestinienne, dans les mosquées, on continue à enseigner et à prôner la destruction d'Israël... Et même, prétendent nombre d'Israéliens, si nous rendons tous les territoires, si nous évacuons toutes les colonies, si nous quittons Jérusalem-Est, le jour d'après, ils voudront tout Jérusalem, et Haïfa, et Jaffa, et ils trouveront toujours un nouveau prétexte à la violence, à la haine et à leur volonté de nous jeter à la mer », écrit-



il encore.

A tout le moins, en tant que membre du Meretz, on pourrait s'attendre à une attaque en règle du Premier ministre israélien, chef de fil du Likoud. Mais même là, David Grossman a eu une critique d'Ariel Sharon tout à fait mesurée, il a su lui reconnaître de la justesse dans certaines positions de principe, et il n'a pas éludé la question de l'accablante responsabilité palestinienne.

La critique d'Alexander porte sur un récit de Grossman écrit en 1987, pendant la première Intifada, et non sur l'homme. Saisir ce qui était alors à l'œuvre chez l'écrivain permet de mieux comprendre comment aujourd'hui on peut, en toute bonne conscience, accuser les Israéliens de ce qu'ils subissent et reprocher aux Juifs de commettre envers les Palestiniens ce qu'ils ont subi des nazis, en plus de leur faire subir ce que les Noirs ont subi de l'Apartheid, ce que les peuples colonisés ont subi des puissances coloniales, ce que les pauvres subissent des riches.

### « Yellow wind » : Making Arabs into Jews

« Yellow wind » (« Le vent jaune ») est le titre d'un récit qu'a écrit David Grossman pour l'hebdomadaire israélien *Koteret rashit* suite à un voyage de 7 jours à travers la Cisjordanie en 1987. Le but de ce voyage était de comprendre « comment une nation entière, la mienne, une nation éclairée à ce qu'on en dit, est capable de s'exercer à vivre comme un conquérant sans ruiner sa propre vie. »

La romancière anglaise George Eliot avait énoncé l'idée que puisque les opinions sont un bien piètre liant entre les hommes, la tâche du romancier devrait être de créer et de diffuser de la compassion parmi ceux qui n'ont en commun que leur souffrance partagée et leur statut d'être humain. Grossman également contourne les opinions et aspire à cet humanisme au grand cœur, mais pour cela, il procède d'une inversion qui dirige toute la compassion vers une seule partie tandis que l'autre est réduite à une métaphore : Grossman enjambe le fossé entre Juifs et Arabes en rendant ses Arabes juifs.

A Deheishe (dans ce quartier que l'on appelle « camp de réfugiés »), il écoute les chants d'une grand-mère arabe sur son village d'origine, et cela lui rappelle les histoires de sa grand-mère sur la Pologne. Il voit un garçon sur le toit d'une maison, et cela lui évoque « le violon sur le toit ». Et même cette haine du Juif qui passe de bouche arabe à oreille arabe, il la nomme « loi orale ». Il voit dans l'exil palestinien l'exil juif, et décrit les Palestiniens qui ferment leurs « yeux sur la dure réalité et... fabriquent leur Terre Promise ». Grossman habille les Palestiniens avec les hardes déguenillées de la souffrance juive. Il projette sa propre histoire sur celle des Arabes palestiniens, transférant son passé sur leur présent, c'est le prix de son empathie pour eux. En plaquant un schéma

intériorisé sur une situation extérieure, non vécue, il y a le côté rassurant du connu, du reconnaissable qui permet de voir en l'autre soi-même. Au détriment, parfois, de soi. Et c'est ainsi que se sentant autorisé par la parole juive, un certain discours palestinien reprendra mot pour mot la terminologie juive, religieuse ou historique : diaspora, loi du retour, exodus, etc.

Grossman est un modèle d'effacement de soi-même lorsqu'il écoute avec soumission les Arabes qui lui disent que « les Jordaniens ne leur ont pris que leur identité nationale, mais vous [les Israéliens], vous nous avez tout pris » ; lorsqu'ils lui parlent de la « rudesse des Israéliens, de leur cynisme, de leur bêtise et de leur arrogance » ; ou bien quand ils le régalent avec le conte du vent jaune qui vient, brûlant, de l'enfer et retrouve « ceux qui ont commis des choses cruelles et injustes » – les Israéliens, ses concitoyens, pour ne pas les nommer – et « les exterminer, un par un ».

Par contre, quand Grossman va dans une implantation juive, à Ofra, il est armé de suspicion, d'hostilité, de parti pris, il est un « étranger circonspect » parmi des gens qui ne lui rappellent ni sa grand-mère ni aucun être humain. Parmi les Arabes, même lorsqu'il voit de ses yeux les enfants recevoir une « éducation de haine aveugle », il essaie « d'être neutre – de comprendre, pas de juger », dit-il. Chez les Israéliens d'Ofra, il juge et ne veut surtout pas voir autre chose que ce qu'il est venu trouver : des gens bêtes, incultes, mauvais. Sa perméabilité aux mensonges disparaît et son effacement tourne à une stridente revendication quand il est parmi les Juifs d'Ofra. Là, Grossman ne veut pas « baisser sa garde » et « être séduit » par la chaleur du chabbat et les « festivités » de ces roublards de Juifs. Lorsqu'il leur demande de « s'imaginer à la place de leurs voisins arabes », il s'entend répondre par l'un d'eux : « Mon cher camarade, nous nous imaginerons comme Arabes quand tu t'imagineras comme un Juif ». « Qu'ai-je à voir avec eux ? », se demande Grossman.

La psychologie humaine fait que nous sommes particulièrement irrités par les défauts de nos proches, de nos parents, et que nous sommes alors dépités d'être associés à eux d'une manière ou d'une autre par un lien inextinguible, une appartenance à une entité qui nous dépasse, l'identité juive dans ce cas. Certains vont même plus loin et cherchent à enlever toute humanité aux proches critiqués pour les retrancher du genre humain et opérer ainsi une césure définitive entre eux et ces créatures-là. On comprend que plus on est lié à un être, à un groupe dont on veut se détacher, plus il faut exercer de violence pour couper le lien, de façon presque mécanique, et ce d'autant plus que c'est un lien vécu comme asservissant car non choisi. Se greffe là-dessus une façon souvent dévoyée de concevoir la liberté qui veut que la critique d'un des siens soit la marque d'une indépendance d'esprit plus que celle d'un manque de

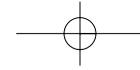
distance avec le sujet que l'on traite.

Ainsi, le phénomène d'inversion provoque une perméabilité extrême aux paroles de l'autre – ce qui est a priori plutôt bien, signe d'ouverture, sauf quand cela rend naïf et perméable aux mensonges et caricatures, tout en rendant insensible à sa propre histoire, aux paroles des siens. Quand la tolérance aux autres se teinte d'intolérance aux siens, où est la neutralité ? David Grossman, pour être plus près de la souffrance des Palestiniens – frères dans la souffrance – veut couper tout lien avec les colons, les Juifs d'Ofra – frères dans la judéité.

Ainsi, quand la réalité est trop contradictoire, on l'évacue. L'écrivain consacre deux chapitres de « Yellow wind » aux meurtres de Juifs, notamment deux couples de la famille Moses tués par des Arabes qui ont tiré sur leur voiture près d'une implantation juive. Grossman ressent de la compassion pour le père d'un des meurtriers capturés, car sa maison a été détruite. Sa colère est réservée pour les militants des implantations juives accusés d'exploiter la douleur de la famille Moses (il y a les bonnes victimes et les mauvaises). Et bien qu'il n'ait pas perdu son temps à rencontrer cette famille, il spéculé sur elle et lui attribue des pensées : « Je ne sais pas si la famille des victimes trouve un quelconque confort en nourrissant de la haine pour le meurtrier, pour sa famille, pour sa nation. Comment peut-on juger ces personnes si c'est ce qu'elles ressentent ? » La générosité de Grossman va jusqu'à leur pardonner pour des péchés qu'elles n'ont pas commis ! « La question n'est pas de savoir qui a raison », dit encore Grossman dans « Yellow wind », c'est une question de « faits et de nombres ». Après avoir décrit les terribles conditions de vie dans le camp de Deheishe, il note : « il importe peu de savoir qui est coupable de ces camps de réfugiés... ». D'un revers de main, d'une petite phrase anodine, Grossman passe par pertes et profits l'immense responsabilité arabe, car expliquer comment et pourquoi les pays arabes sont responsables des camps de réfugiés aurait été ennuyeux pour le romancier. Il préfère diluer les responsabilités et se donner l'illusion d'être équitable en répartissant les fautes sur les Arabes et les Juifs : « le cœur du problème de tout le conflit, déclare-t-il, ce sont deux nations qui continuent de ne pas reconnaître la légitimité de l'autre ». Contre toute vérité historique et factuelle. Quelles que soient les raisons pour lesquelles les Arabes commencèrent la guerre le 30 novembre 1947, le refus juif d'une souveraineté arabe en Palestine n'en faisait pas partie, pour la simple raison que ce refus n'existait pas.

### **Antisémitisme, version israélienne – Des Israéliens contre eux-mêmes**

« Y a-t-il un autre peuple sur la terre dont les fils sont si tordus mentalement et émotionnellement qu'ils considèrent tout ce que fait leur nation comme méprisable et haïssable, tandis que chaque meurtre, viole et vol commis par leurs



ennemis remplit leur cœur d'admiration et de respect ? Tant qu'un enfant juif, nourri par des générations de douleur et d'espoir, peut venir sur la terre d'Israël, et attraper ici le virus de la haine de soi<sup>2</sup>... ne taisons pas notre conscience », écrivait Berl Katznelson en mai 1936.

Que des Juifs puissent être antisémites a depuis longtemps cessé d'être une surprise, sauf à être ignorant de l'histoire des Juifs en Europe. La haine des Juifs émanant de Juifs a été une telle contribution à l'idéologie et aux politiques antisémites qu'on peut la considérer comme un produit de la tradition judéo-chrétienne. Le frère dominicain Nicholas Donin, un Juif converti, présenta en 1239 au Pape Grégoire IX une analyse détaillée des diverses malversations des livres religieux juifs. Le Pape Grégoire IX par la suite ordonna l'autodafé du Talmud à Paris et à Rome. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le programme de Martin Luther de brûler les synagogues, détruire les maisons juives et confisquer le Talmud et autres livres hébraïques lui fut proposé par Johannes – ex Joseph – Pfefferkorn, un Juif converti qui depuis des années exhortait ses concitoyens allemands à « jeter dehors comme des chiens sales les vieux Juifs et baptiser les jeunes enfants », à « prendre leurs biens et les donner à ceux à qui ils appartiennent ».

Quand nous quittons l'époque de l'antisémitisme religieux pour une époque plus moderne et politique, on trouve encore des Juifs qui n'ont rien à envier à leurs voisins non-Juifs dans la production des fantaisies, diffamations et folies antisémites. Karl Marx, converti au protestantisme à l'âge de six ans, imputait aux Juifs autres que lui un langage perfide, des mauvaises manières et une agressivité sexuelle.

Certes, on peut considérer que cet antisémitisme émane de convertis. Mais avec la renaissance d'une identité juive nationale, va se créer une nouvelle forme de rejet de l'identité juive (sans mettre au rebut les anciennes formes d'antisémitisme) que des Juifs eux-mêmes vont s'approprier.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le sionisme se voulait, entre autres choses, une réponse politique à l'antisémitisme. Il aspirait également à soigner les Juifs de l'antisémitisme qui habitait certains d'entre eux : une fois libéré du danger provenant du fait d'être une minorité méprisée et crainte à la fois au sein d'une culture étrangère, le plus craintif des Juifs ne devrait plus être conduit à élaborer des stratagèmes pour dériver la haine des non-Juifs sur une partie de la communauté juive, ces Juifs orientaux si typés, ou bien ceux parlant le yiddish avec cet accent si fort, ou encore ceux un peu lents à raccourcir leur veste, leur barbe et leur mémoire. La haine des sécularistes et leur honte ethnique pour les Juifs non intégrés dans la bonne société européenne pourraient céder la place à une identité juive assumée, pleine et entière. L'Israélite pourrait redevenir un Juif et le Juif un Hébreu.

Le sionisme visait également à normaliser l'existence juive : une fois les Juifs

souverains et responsables de leur Etat, ils se détacheraient sûrement de la croyance superstitieuse selon laquelle souffrance et absence de pouvoir confèrent la vertu. Mais en même temps, il y eut des sionistes pour prévoir que la normalisation apporterait avec elle, outre des choses moins désirables que le bonheur et l'indépendance – prostituées, voleurs, partis politiques et autres trivialités –, outre les haines historiques des sociétés européennes, l'antisémitisme. Dans les premiers temps, la normalisation est allée si loin qu'elle a pu donner naissance à une tendance « anti-diaspora », où l'ancienne figure du Juif était rejetée, notamment celle du Juif du shtetl. Le héros de Haïm Hazaz dans son roman *Le sermon* donne une expression classique du rejet sioniste de la vie juive en diaspora : « L'histoire juive (...) n'a ni gloire ni action, ni héros ni conquérants, ni souverains ni leaders menant son destin, juste une collection de gémississements, de blessures, de lamentations pitoyables de bête traquée, toujours quémandant la pitié (...). J'interdirais tout simplement l'enseignement à nos enfants de l'histoire juive. Pourquoi diable leur apprendrait-on la honte de leurs ancêtres ? Je leur dirais juste : « Petits, du jour où nous avons été chassés de notre terre, nous avons été un peuple sans Histoire. La classe est finie. Sortez jouer au football. » » L'histoire juive enseignée dans les écoles publiques en Israël s'arrête souvent à l'épisode de Massada (73 après J. C.) ou à la révolte de Bar-Kochba (132-135 de notre ère) et reprend mystérieusement au premier congrès sioniste de Bâle en 1897.

Donc dans les premiers temps de l'histoire moderne d'Israël, il y a eu sinon un antisémitisme du moins un mépris israélien pour une forme de vie juive en diaspora. La révocation du passé douloureux en diaspora trouva même une expression chez des intellectuels israéliens appelés Cananéens, dans les années 1950, chez qui la tendance anti-diaspora fut portée à son paroxysme puisqu'ils cherchèrent à couper toute connexion entre l'Etat d'Israël et le peuple juif. Ils pensaient qu'une nouvelle identité nationale s'était formée en Palestine juive et plus tard en Israël, identité qui n'était plus du tout juive mais « post-juive », israélienne et qui cimentait les divers peuples de la région : Maronites, Druzes, Alaouites, Kurdes, Bédouins, Arabes. Pour le mouvement Cananéen, Israël n'est qu'une nation de goys parlant hébreu. En ce sens, on peut dire qu'ils sont antisionistes puisqu'ils font fi de l'identité juive, du peuple juif.

Ils nous faut parler à présent des Israéliens qui dirigent leur antisémitisme non plus vers des formes diasporiques de vie juive, mais vers leurs compatriotes et vers leur Etat. Et pour éviter toute confusion, il nous faut préciser qu'est évidemment exclu de cette étude tout ce qui fait débat dans une démocratie, particulièrement en Israël, toute critique de telle ou telle politique, de tel ou tel dirigeant, toutes les invectives parfois fort vives et les reproches acerbes

qui alimentent journaux, débats télévisés et séances à la Knesset. Selon les termes du rapport Rufin concernant l'antisémitisme, « l'antisionisme n'est pas la simple critique conjoncturelle d'une politique mais bien une remise en cause des fondements même de l'Etat d'Israël ». Selon l'auteur, cet antisionisme moderne, « né au confluent des luttes anticoloniales, anti-mondialisation, anti-racistes, tiers-mondistes et écologistes », présente Israël « comme un Etat colonial et raciste qui opprime sans fondement un peuple innocent du Tiers-monde ».

### Les illusions de Simha Flapan

Simha Flapan est l'auteur de *La naissance d'Israël : mythes et réalités* (1987). Il veut démonter les mythes qui sous-tendent la légitimité d'Israël : le mythe de l'acceptation juive du plan de partage de 1947, le mythe du refus parallèle des Arabes de ce même plan, le mythe de l'agression arabe en 1948, le mythe qui veut que le tout jeune Etat juif fut « numériquement inférieur, faiblement armé »... En fait, Flapan tient le leadership travailliste israélien responsable de la guerre de 1948. La volonté de Ben Gourion de ne pas vouloir reporter la déclaration d'indépendance est tenue pour le facteur ayant empêché un accord, et ses négociations avec le Roi Abdallah de Jordanie sont blâmées pour avoir fait d'un conflit local une guerre avec le monde arabe. La « preuve » que donne Flapan que le report de quelques mois de la déclaration d'indépendance aurait permis une réconciliation des Arabes avec la souveraineté juive, c'est que Nahum Goldmann l'a dit. En fait, il admet que tout ce qu'a dit Goldmann, c'est qu'Israël *aurait* pu atteindre un accord avec les Arabes. De cela, Flapan, tire l'affirmation que les leaders israéliens de l'époque ont été responsables d'une guerre lourde en vies humaines et évitable.

Quant au « mythe » du danger de mort qui menaçait Israël en 1948, il est pulvérisé par Flapan qui déclare que ce n'est que pendant les quatre premières semaines qu'Israël a combattu pour se défendre. Après quoi, les forces israéliennes ont été supérieures à celles des Arabes. Et puisque David devient Goliath, on ne peut plus parler de guerre défensive. Flapan insiste : il n'est qu'à voir l'armée sophistiquée d'Israël pour avoir la preuve que sa perception de la menace extérieure est fausse. Qu'Israël, précisément, ait une telle armée parce que la menace est réelle – qu'elle a plusieurs fois mise en œuvre – et que de cela, l'Etat juif en ait une perception aiguë, ne vient pas à l'esprit de Flapan.

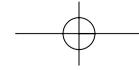
Un pionnier d'Israël comme Simha Flapan, membre du kibboutz Gan Shmuel depuis les années 1930, ne peut considérer la guerre que de façon caricaturalement manichéenne, comme le faible se défendant contre le fort.

*Un phénomène singulier*

Sitôt devenu fort militairement (et stratégiquement), Israël ne peut plus être en position défensive, il faut qu'il soit devenu l'agresseur. Il aurait fallu qu'Israël demeure, comme lors des quatre premières semaines, celui qui est le plus faible, celui qui est attaqué, le plus vulnérable, pour avoir le privilège d'être celui qui se défend. Quitte à être effacé. Si David-Israël reprend le dessus, devient fort, ce n'est pas pour se défendre efficacement et mettre fin à l'agression (car les bons sentiments sont de peu d'utilité quand vous êtes attaqués sur tous les fronts simultanément), c'est juste la preuve qu'Israël est un agresseur qui s'ignorait. Il n'y a donc pas de victoire possible pour celui qui est attaqué. Le Juif doit rester cet agneau que le loup à sa guise dévore. Le Juif doit convaincre son ennemi de faire des compromis, il doit comme au bon vieux temps négocier son existence avec lui, et si cela échoue, il doit être à sa merci et demeurer jusqu'au bout celui qui n'aura pas employé la force pour gagner son droit de vivre.

Une autre conviction de Flapan est que « les conditions objectives pour une autre politique vis-à-vis des Arabes palestiniens existaient depuis toujours ». Flapan reconnaît qu'il était difficile d'en trouver en 1948 parmi ceux qui constituaient le Haut Comité Arabe (HCA) et dont les sentiments pro-nazis ne faisaient plus mystère pour personne (le HCA était dirigé par Hadj Amin el-Husseini). Il allait même jusqu'à reconnaître que ceux des Arabes qui prônaient une entente avec les Juifs étaient assassinés et qu'il « était quasiment suicidaire pour un leader arabe de se déclarer publiquement contre le rejet total du plan de partition de la part du HCA ». Mais Flapan trouve ses partenaires pour la paix parmi les communistes de la Ligue pour la Libération Nationale : un nombre ridiculement petit d'Arabes du parti communiste, farouchement anti-sioniste, qui perdit tout support quand l'URSS approuva le plan de partition de l'ONU. Mais qu'importe, Flapan déclare que les Travailleurs auraient dû négocier avec eux.

Flapan nourrit une forte désillusion, celle d'un Etat socialiste binational, un Etat judéo-arabe, dont l'Hashomer Hatsair, mouvement qu'il mena, avait eu l'envie. L'idéal déçu confronté à l'épreuve d'une autre réalité que celle désirée peut alimenter durablement amertume et ressentiment. L'Hashomer Hatsair, comme tous les mouvements sionistes, avait un idéal fort, mais il l'a longtemps entretenu contre la réalité. Durant la Seconde Guerre mondiale déjà, il a fallu attendre que l'URSS soit attaquée par les nazis en 1941 pour que l'Hashomer Hatsair cesse de s'opposer activement à l'enrôlement de Juifs dans les forces britanniques contre Hitler, et d'accuser ceux qui le firent de « militaristes ». De même, il fallut l'arrestation à Prague de Mordechai Oren, leader de l'Hashomer, et le procès Slansky en 1952 pour que les leaders de l'Hashomer cessent de défendre



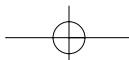
l'URSS qui persécutait les sionistes ou supposés l'être. En 1951, quatorze personnes furent arrêtées à Prague, dont onze Juifs. Parmi elles, Rudolf Slansky, ancien Secrétaire général du Parti Communiste en Tchécoslovaquie. Slansky avait trouvé asile à Moscou après les accords de Munich de 1938 qui avaient concédé la Tchécoslovaquie à l'Allemagne nazie. Là, il fut loué par Staline pour sa loyauté et ses capacités extraordinaires. Mais lorsqu'il fut arrêté à Prague et accusé de haute trahison, d'activités subversives, de sabotage, de tentative d'assassinat..., lors du procès en 1952, Moscou avait déjà rangé Israël parmi les crimes impérialistes et Staline, qui supervisa personnellement le procès, approuva tous les termes du procès qui firent de Slansky comme des dix autres Juifs des « conspirateurs juifs » responsables des troubles advenus au peuple tchécoslovaque. A l'issue du procès, onze peines capitales furent prononcées et exécutées en décembre 1952 ainsi que trois emprisonnements à vie.

Flapan fut de ceux qui défendirent les raisons du procès Slansky. Depuis lors, il n'a fait que rompre toujours plus avec le sionisme, se servant du magazine *New Outlook* qu'il créa en 1957 comme d'une tribune contre Israël, rendu responsable de toutes les guerres israélo-arabes, accusé de collusion avec l'impérialisme occidental, de mauvaise interprétation des intentions arabes et d'incapacité à saisir les très nombreuses opportunités de paix s'offrant à lui. On imagine aisément que ces *thèmes de campagne* seront activement repris par les ennemis d'Israël qui n'en demandaient pas tant, ressassés à l'envi jusqu'à devenir une version très officielle bientôt même plus questionnable. Mais on était encore loin d'avoir donné toutes les cartouches nécessaires pour tirer sur l'Etat juif.

### Quelques portraits

Le professeur d'anglais de Columbia et membre du Conseil National Palestinien (le directoire de l'OLP), Edward Saïd, aime à citer Benjamin Beit-Hallahmi. Le livre de Beit-Hallahmi paru en 1987, *Les connections israéliennes : qui Israël arme-t-il et pourquoi ?*, est pour Saïd un des rares exemples de livre passé au travers des tabous empêchant la publication de livres critiquant Israël (une pourtant très prolifique « littérature » !). Dans ce livre, Israël est par essence raciste, oppresseur, colonialiste, et c'est un Etat décidé à réduire à néant tous les mouvements de libération du Tiers-monde : « De Manille dans les Philippines à Tegucigalpa au Honduras et Windhoek en Namibie, les émissaires d'Israël sont impliqués dans une guerre continue qui est réellement une guerre mondiale. Et quel ennemi Israël combat-il ? La population du Tiers-monde, qui n'a aucune chance de gagner sa révolution ».

Le concept de Tiers-monde est bien sûr rapporté au dualisme « peuple » versus « oppresseur ». Les oppresseurs sont ceux avec qui Israël maintient des



*Un phénomène singulier*

relations. Ce ne peut donc être l'Afghanistan, un des pays les plus pauvres de la planète, en guerre avec l'URSS qui veut l'envahir et l'engloutir dans son empire, parce qu'Israël lui vend des armes. Et bien qu'évitant de trop tomber dans la phraséologie communiste, Beit-Hallahmi ne peut résister à la tentation de décrire Israël comme « le chien enragé de l'impérialisme ». Israël exporte la logique de l'oppresseur, une façon de voir le monde lié à sa domination (de façon plus vicieuse que son mentor les Etats-Unis), le sentiment que le Tiers-monde peut être contrôlé et dominé, qu'Israël est le Croisé moderne. Le péché originel du sionisme, le colonialisme, ne peut être réparé que dans l'extinction de l'Etat créé sur ce péché. Dans sa conclusion, Beit-Hallahmi ne cache pas que la moralité sera honorée par la destruction de son pays.

Un personnage du roman de Philip Roth, *The Counterlife* (*La Contrevie*, 1986) explique pourquoi il donne de l'argent à Israël : « parce qu'en Israël, tu entends les meilleures blagues antisémites ». Dosh, un dessinateur humoristique, faisait le dessin suivant dans le quotidien *Maariv* le 22 mai 1987 : un client dans un supermarché spécialisé dans les marchandises antisémites se hisse sur ses pieds pour atteindre le haut d'un rayonnage afin de saisir le paquet le plus cher sur lequel on voit une caricature de Juif et un tampon « made in Israël ». Ce dessin illustre un article qui parle du besoin d'Israël d'augmenter ses exportations en donnant une touche locale caractéristique aux produits que l'on peut trouver ailleurs dans le monde. Après avoir fait cela avec certains fruits et légumes dans le passé, Israël exporte la diffamation de son propre Etat « made in Israël ».

Entre autre « marchandise » très demandée à l'étranger, il y a les documentaires et autres productions littéraires et artistiques qui justifient l'hostilité à l'égard d'Israël. Mais les « clients » sont de plus en plus sélectifs et ne se satisfont plus de produits de série B fournis par l'extrême-gauche ou les néo-nazis (du reste très peu productifs, ces derniers se cantonnant souvent dans la revente d'insignes et objets nazis du bon vieux temps). Les clients veulent du matériel authentique, local, de première main. Du « made in Israël ». Et la réponse israélienne va au-delà de toutes leurs espérances. En 1984, un poète israélien, Yitzhak Laor, publia une série de sept poèmes dans un journal littéraire (financé par le Conseil Artistique d'Israël, autant dire par le Gouvernement). Ces poèmes évoquaient la guerre du Liban avec une virulence sans égale à l'égard des dirigeants israéliens. Menahem Begin notamment était traité de « suceur de sang insatiable ». Mais le summum de ses invectives est réservé aux jeunes religieux dans l'armée qui ont étudié en yeshiva (école talmudique) dans le mouvement du Gush Emunim (mouvement des implantations juives). Laor met dans leur bouche « l'hymne du Gush » : « Ils nous méprisent, mais nous célébrerons la fête de notre liberté, la fête du pain azyne, avec de pieux balancements,

de la sainteté et de la dévotion, et dans nos matzot, il y aura le sang de jeunes Palestiniens ». Les aficionados du mythe du « Juif buveur de sang » doivent se régaler à voir ainsi un Israélien jouer avec leur fable antisémite préférée. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. Un député israélien du mouvement Shalom Archav (La Paix Maintenant), Dedi Zucker, déclare au printemps 1987, quelques jours après qu'une jeune femme, Ofra Moses, a été brûlée à mort dans sa voiture incendiée par des Arabes (son fils décédera quelques semaines plus tard de ses blessures, les autres passagers étant sévèrement brûlés) : « Les colons juifs ont besoin du sang d'Ofra Moses. Ils le boivent ». Les mères juives dont on a enlevé les enfants à Damas en 1840 pour leur faire « avouer » que les Juifs utilisaient bien le sang de non-Juifs pour faire le pain azyme de Pessah, doivent se retourner dans leur tombe.

Le singe de Kafka vivait dans une cage où il ne pouvait ni s'asseoir, ni se tenir debout, ni s'allonger. Pour tenter de sortir de la cage, pour séduire ses maîtres, il les imitait en tout, même si ce qu'ils faisaient le dégoûtait : s'ils crachaient, il crachait, s'ils fumaient un gros cigare, il en faisait autant, s'ils buvaient du schnaps, il buvait du schnaps. Ainsi, certains intellectuels israéliens imitant ce singe, cherchant à échapper au terrible fait qu'Israël, depuis toujours, est une nation assiégée, entourée d'ennemis impatients de voir Israël disparaître, copient les intellectuels européens qui nazifient certains de leurs concitoyens, pensant sûrement qu'une telle hostilité acharnée à l'égard d'Israël (tout ou partie) se mérite. « C'est pas systématiquement la faute de l'autre, totalement, si personne peut vous blairer partout où vous mettez les pieds » (Alain Soral), « On se demande à qui profite le crime » (José Bové), et « Le terrorisme n'est qu'une réponse à l'occupation » (beaucoup de gens, thèse officielle du Parti communiste), etc.

Des personnes, des groupes, des partis en ont toujours voulu au peuple juif de sortir du rôle qu'il jouait à merveille, celui de la victime, et d'endosser celui d'un peuple souverain qui décide de ne plus se laisser détruire, de se défendre et de tuer s'il le faut. Un peuple qui a le toupet de réclamer un Etat « alors qu'il vivait si bien parmi les autres nations », et qui a le culot de l'obtenir par autorisation de l'ONU et des nations, par la culture de la terre et l'assèchement des marais, par le courage et l'énergie du désespoir. Un peuple qui ne prend la terre de personne, accepte de partager un bout de territoire ridiculement petit et qui n'a jamais été indépendant politiquement sinon quand ce sont les Juifs qui le gouvernaient. Un peuple qui a été mille fois chassé de cette terre et qui a l'outrecuidance d'y revenir rejoindre ses quelques compatriotes qui sont restés sur place. Un peuple qui prospère, tout en luttant pour sa survie (« Pendant la guerre, en Israël comme ailleurs, en Israël plus qu'ailleurs, les affaires conti-

nuent », nous dit Daniel Mermet), et qui s'offre même le luxe de faire de l'humanitaire à l'étranger, d'exporter ses artistes et ses scientifiques. Et qui pousse encore la provocation jusqu'à accorder à ses minorités, arabes notamment, les mêmes droits civiques qu'aux Juifs, d'avoir des députés arabes, un ambassadeur arabe, des unités militaires d'élite bédouines, des fonctionnaires du culte musulman payés par l'Etat d'Israël, des femmes de terroristes emprisonnés qui touchent une pension à titre de femmes de prisonnier, d'héberger le centre mondial du culte chiite Bahaï interdit en Iran où il est né, etc. Un peuple raciste donc, colonial et usurpateur.

Mais comment arriver à l'équation : Juifs = nazis ? Cette équation en fait est antérieure à la création de l'Etat d'Israël. Dans certains milieux officiels britanniques durant la Seconde Guerre mondiale, on pouvait entendre l'expression « Etat juif nazi », en référence à la Palestine juive. L'idée a fait son chemin. Comment dès lors parvenir à nazifier l'Israélien et à judaïser le Palestinien ? La première étape pour transformer les Juifs en nazis et les Arabes en juifs est de masquer les identités spécifiques des deux protagonistes de la Shoa. Shulamit Aloni avançait que l'éducation de la Shoa en Israël avait échoué car elle apprenait aux jeunes que « les nazis ont fait ceci aux Juifs au lieu de leur apprendre que des gens ont fait ça à d'autres gens ». Cette vision « made in Israël » a fait des émules puisqu'il est tendance de nier la spécificité de la Shoa (pourquoi même nommer ce génocide et ainsi rabaisser les autres génocides – arménien, rwandais... – qui ne jouissent pas de ce privilège ?). Il est aussi en vogue de nier la spécificité de l'antisémitisme par rapport au racisme (quel élitisme de le différencier !).

La deuxième étape consiste, une fois les identités unifiées au sein d'un même corpus humain, à nazifier les Israéliens. En 1975, Israël Shahak écrit un livre, *Le racisme de l'Etat d'Israël*, où l'on peut lire que « les Juifs d'Israël, ainsi que la plupart des Juifs du monde, sont actuellement en voie de nazification ». 1975 est l'année où l'ONU, sous la présidence de son Secrétaire Général Kurt Waldheim, vote sa fameuse résolution sionisme = racisme. Durant la guerre du Liban, le Professeur Yeshayahu Leibowitz parle du gouvernement israélien comme d'un gouvernement « judéo-nazi ». Durant cette période, on trouve des Israéliens qui expliquent la similarité d'Israël avec l'Allemagne nazie par le fait que les anciennes victimes deviendraient « plus ou moins identiques » aux bourreaux (Dov Yermiya). Des membres de la Knesset ont le sentiment que rechercher les Palestiniens membres de l'OLP s'apparente à une traque nazie des Juifs (Ran Cohen). Un Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Hillel Goldberg, déclare que « ce qui s'est passé [à Sabra et Chatila] était en quelque sorte de la même espèce que ce qui s'est passé durant la Shoa ».

L'exemple de Sabra et Chatila est très révélateur. Des chrétiens massacrent des musulmans, et les Juifs sont accusés. Certes, et c'est ce que la commission d'enquête israélienne a révélé, les responsabilités israéliennes, indirectes, résident dans le fait que les Israéliens auraient dû prévoir et empêcher ce massacre. Et d'Israël, pour des raisons éthiques parfaitement compréhensibles et légitimes, on attend beaucoup, à la hauteur des exigences morales que s'est fixées le peuple juif. Aussi, acteur de second plan dans ce drame, on n'a retenu de Sabra et Chatila que le non-rôle des Juifs devenu au fil du temps rôle principal de massacreurs, détrônant les instigateurs libanais maronites, Eli Hobeika et Samir Geagea et leur troupe ; détrônant même d'autres massacres comme celui de Damour en 1976, où l'OLP massacra des centaines de chrétiens. Les plus grandes manifestations contre l'horreur suscitée par Sabra et Chatila eurent lieu... en Israël. L'idée que l'armée israélienne puisse être mêlée de près ou de loin à la tuerie soulevait des haut-le-cœur. Or pour le Juif qui a été longtemps, très longtemps, la victime idéale : parfaitement innocente, parfaitement humiliée, rabaissée et massacrée, le problème aujourd'hui est de conserver de fortes valeurs morales, le souci de l'autre, mais en n'étant plus ce modèle victimaire, en tentant « tout simplement » d'être citoyen d'un Etat juif.

Depuis, pour ceux qui considèrent que toute riposte, défense, offensive, défensive est avilissante, pour ceux qui estiment que de toute façon Israël est entaché du péché d'Etat doublé du péché de voleur de terre, il n'y a de sortie possible du réel qu'en s'extirpant de ce peuple massacreur et nazifié. Il est intolérable à certains membres de ce peuple d'avoir à considérer l'acte de tuer comme une réponse de survie et non comme de la haine envers le voisin arabe ni comme la reproduction de ce qu'il a subi. Tuer pour ne pas être tué, c'est laid, trivial, on s'en passerait volontiers, pour tout le monde, mais au Juif d'autrefois qui mourait auréolé de son éthique et pur de tout crime, l'Israélien préfère résister et vivre, quitte à entamer son « capital pureté ». C'est d'ailleurs au nom de la « paix », de cette pureté vierge de tout mort que les dictateurs du globe ne sont absolument pas inquiétés. Les pacifistes, pour la paix de leur âme, peuvent fermer les yeux sur les Nord-Coréens, les Cubains, les Soudanais du Sud et de l'Ouest, les Angolais, les Irakiens de Saddam, les Tibétains, les Kurdes... Un pacifiste pur peut laisser tuer tant qu'il n'est pas impliqué. Et si le fait de savoir l'implique malgré lui, il ignore, minimise, occulte, justifie (d'où le trésor d'inventions pour justifier les attentats, kamikazes ou non, et oublier ce qui les motive). Dans le cas palestinien, si en effet beaucoup de monde ignore ce qu'on lui a caché, l'Israélien souvent sait. Il sait que l'on n'est pas en présence d'une guerre de nazis, il sait l'antisémitisme arabe, les rejets des plans de partage, de paix, il sait la guerre menée contre Israël. Mais il ne supporte pas que le Juif ne joue plus à Shoa mais

à Tsahal (selon la formule de Guy Konopnicki). Il souffre plus de sa pureté entamée que de la souffrance des victimes. Il souffre plus de lui-même. L'Etat d'Israël s'enlaidit à se confronter à la réalité de son environnement pour être et demeurer l'Etat de ses citoyens. Et les « puristes » le lâchent.

Dans son livre *Arab and Jew*, David Shipler se fait expliquer par un écrivain arabe comment il en est venu à utiliser Treblinka comme métaphore pour la Cis-jordanie : « Un ami israélien m'en a fait la comparaison », répond-il. Tout le registre symbolique de la Shoa déversé sur les Palestiniens nous ramène encore à la notion de pureté. Le nazisme, c'est le mal absolu. Avec des victimes totales et des bourreaux complets. Le poids de la Shoa est tel qu'il peut empêcher de sortir des catégories de la « pure victime » et du « bourreau intégral ». Hors de ce cadre, point de compréhension d'un conflit possible. La réalité sera perçue à travers le filtre Shoa/nazi. Il y a abolition de la relativité, on est pris par la totalité, le phénomène du tout ou rien, et le conflit israélo-palestinien est jugé à l'aune de cette terrible grille de lecture. Il ne peut y avoir de haine palestinienne, de terrorisme palestinien, sinon uniquement justifiés par la barbarie israélienne. C'est ce qui fait que des Juifs survivants des camps de la mort mettent en avant cette spécificité comme pour dire : je sais ce qu'est une victime absolue ; si cette victime prend les armes, elle quitte son statut et endosse celui d'oppressur. Il n'y a pas le choix. La seule sortie de la condition de victime absolue est envisagée sous la condition d'une extrême compassion aux malheurs des autres, une solidarité totale et exclusive avec les Palestiniens. Dans cette compréhension ultime des uns, la dénonciation d'Israël est absolue et exclut d'emblée toute possibilité de voir autre chose.

### Le milieu artistique

Cette perception est forte également dans le milieu artistique. En 1985, une exposition organisée par l'Association des Peintres et Sculpteurs de Haïfa s'intitule : « Artistes israéliens et palestiniens contre l'occupation et pour la liberté d'expression ». L'affiche de l'exposition est une peinture représentant une brute nazie avec des attributs juifs et, sur son chapeau, une étoile de David déformée en croix gammée. La main du *nazisraélien* est tendue dans un salut nazi. Le titre de l'œuvre est « Judenjugend », c'est à dire un Hitlerjugend juif. Et comme l'indique le titre de l'exposition en forme de mise en garde, toute critique contre « l'antisémitisme » qui sous-tendrait cette exposition serait une expression contre la « liberté d'expression ». La tolérance à la démesure, si elle opère les comparaisons les plus outrageantes, ne tolère tout de même pas certaines formes de critiques qu'elle repousse d'avance, au nom de la liberté d'expression.

Yehoshua Sobol est un homme de théâtre. Il mit en scène dans sa pièce

*L'âme d'un Juif* Otto Weininger, Juif autrichien antisioniste, qui décrète que « le sionisme aspire à des objectifs totalement opposés à l'esprit du judaïsme ». Les vues de Weininger sont partagées par son créateur, qui déclarait que « le sionisme est une fleur malade qui pousse sur un sol malade ». Jerome Segal, universitaire américain, explique au *New York Times* pourquoi un Juif comme lui offre ses services et sa pensée pour aider les Palestiniens à créer leur Etat (il a rédigé un projet de déclaration palestinienne d'indépendance) : « La lutte pour un Etat palestinien indépendant est aussi la lutte pour un Israël sain et humain. La résolution du conflit israélo-palestinien qui rende justice aux Palestiniens est cruciale pour la tradition juive. Il ne peut y avoir de judaïsme sans engagement pour la Justice ». Le judaïsme, c'est vrai, ce sont des buts nobles, l'amour d'autrui, l'élévation, la spiritualité, l'étude, la justice, le bien de l'humanité. Le sionisme a un but beaucoup plus pragmatique : créer les conditions où pourra s'exercer le judaïsme. Cela passe par la trivialité de l'Etat, la matérialité d'une armée de défense afin de ne plus subir la même condition aléatoire qu'en exil, où on ne savait pas de quoi le lendemain serait fait, afin d'en finir avec les massacres et l'abandon. S'il y a eu en exil des moments heureux et riches où toute la spiritualité du judaïsme pouvait se déployer, il y a eu surtout des moments terribles et des humiliations en nombre. La difficulté aujourd'hui est d'accepter, avec exigence certes, la matérialité sans laquelle la spiritualité ne peut exister. Le judaïsme justement n'a jamais opposé ces deux termes, et au contraire les a toujours associés : nous ne sommes pas de purs esprits, le corps doit trouver où exister aussi. L'esprit n'est pas au-dessus du corps, ils fonctionnent ensemble, et faire attention à soi c'est d'abord commencer par préserver sa vie avant de penser à celle des autres (sinon moi, qui ?), et précisément pour pouvoir penser à celle des autres (si ce n'est que pour moi, qui suis-je ?). Ce n'est pas en étant mort que l'on peut aller vers l'autre. L'altruisme inclut soi-même, et soi avant tout. S'en remettre entièrement à l'autre pour veiller à sa survie matérielle a montré ses limites très nettes pour le Juif apatride tout comme pour celui citoyen des différents Etats. Et physiquement, et spirituellement. L'Etat (corps) juif (esprit) est juif pour les valeurs juives, il est un Etat aussi qui matériellement peut être attaqué. Défendre le corps pour protéger l'esprit (et inversement). Certes, avec l'art et la manière. La fameuse éthique juive. Or cette éthique n'est pas sacrificielle, elle n'entend pas qu'il faille se laisser massacrer pour avoir le droit de vivre. Il est donc inenvisageable de concéder quoi que ce soit aux terroristes en considérant que le nourrisson visé délibérément à la tête par un sniper ou les corps déchiquetés d'Israéliens jonchant le sol sont le résultat et la faute de l'occupation israélienne. Cette dernière, résultat d'une guerre voulue totale et décidée par les Arabes, ainsi que ses conséquences, se négocient sur le plan politique

*Un phénomène singulier*

et non criminel. Justifier le terrorisme palestinien, aller jusqu'à se nazifier pour exonérer l'autre, c'est entrer dans cette logique sacrificielle qui permet de tolérer l'intolérable et d'immoler des innocents. Réflexe de mille neuf cents années d'exil ?

En 1982, on joue pour la première fois au théâtre de Tel-Aviv *Le patriote* de Hanoch Levin, pièce dans laquelle le patriote doit donner des coups de pieds à un petit garçon arabe cireur de chaussures afin de maintenir le niveau des colons juifs en Judée et en Samarie. La scène se termine par l'enfant tremblant de peur devant le pistolet du patriote, avec une scénographie évocatrice de la célèbre photographie de l'enfant juif du ghetto de Varsovie. Dans une autre scène, les bougies du shabbat servent à torturer des Arabes. Comme le dira un critique israélien, Uri Rapp, à propos d'une autre pièce de Sobol, *Le ghetto* : « L'exactitude historique n'est pas importante pour un travail artistique ». Dans cette pièce, les Juifs et les nazis travaillent ensemble, les Juifs faisant du commerce grâce aux nazis qui sont sionistes ou crypto-sionistes et même pour certains talmudistes... Le héros, Kurk, est un bundiste et considère que les nazis « ont réussi » car « le nationalisme amène le nationalisme », la plus sûre démonstration que le sionisme est un nazisme. La pièce fut jouée à Berlin en 1984 et saluée par la critique allemande. De nombreux révisionnistes allemands glosèrent allègrement sur la façon dont la pièce dépeignait les Juifs comme « complices de la Shoa ». Sobol expliquera que sa pièce veut alerter du « danger des tendances fascistes dans la société israélienne ». Sa pièce fut louée par certains Allemands pour montrer « la réalité actuelle du sionisme » et la façon avec laquelle « les Israéliens se comportent comme la race supérieure... envers les Palestiniens ». Un autre remercia Sobol pour avoir remonté le moral allemand en « faisant descendre les Juifs de leur piédestal de personnes taboues ». Lors de la Première à Bonn, la pièce eut droit à une *standing ovation*. Pourtant, certains critiques trouvèrent la pièce inintéressante du point de vue artistique (« sentimentale, kitsch, sans intelligence »...). Mais cette pièce était un objet politique qui délivrait certains Allemands du fardeau de la culpabilité, délivrance d'autant plus grande qu'elle leur était donnée par un Juif israélien.

Si « l'exactitude historique n'est pas importante pour un travail artistique », un travail artistique guidé par la propagande peut facilement servir la perception de la réalité. Et pourquoi les Juifs sont-ils si disposés à recevoir le récit mensonger de leur histoire plutôt que l'histoire elle-même ? Pourquoi, pour dire leur opposition aux implantations juives, quelles qu'en soient les raisons, ont-ils besoin tout ensemble de nazifier les Juifs et d'angéliser les Arabes ? Mais tout le monde ne fut pas dupe, et notamment les Juifs allemands. Ils dénoncèrent

la fabrication d'une histoire qui va jusqu'à l'appropriation dans ses moindres détails d'un scénario déjà connu (la Shoa en l'occurrence), insultant et l'Histoire, et le présent, et les survivants de la Shoa.

Mais rien n'arrête le train en marche. En 1988, l'OLP conçut un plan : envoyer en Israël un navire qui ferait écho au voyage de l'Exodus. En 1947, l'Exodus transportait 4 550 Juifs survivants des camps de la mort nazis, et à son arrivée en Palestine fut refoulé par les Britanniques qui la gouvernaient. L'imitation palestinienne transportait 135 terroristes expulsés par Israël des territoires administrés, et ces 135 là allaient des salles de jeu de Monte-Carlo aux cafés de Paris, puis des cafés de Rome aux conférences organisées par des groupes d'extrême-gauche. De nombreux Arabes palestiniens ont longtemps été consumés par le ressentiment que les Juifs étaient les propriétaires permanents de la Shoa. Ils aimeraient en partager la propriété, pas tant pour les souffrances endurées, mais pour le « statut » que cela confère, celui d'avoir été une victime absolue et d'avoir un lieu d'histoire intouchable. Ils souffrent de ce que l'on pourrait appeler « l'envie de la Shoa », un sentiment si fort qu'il les empêche de voir que leur désir compulsif de s'approprier une histoire qui n'est pas la leur est en soi une preuve du caractère forcé et artificiel de l'identité nationale palestinienne. Un mouvement qui ne peut se concevoir que comme une image en miroir de son ennemi juif est une anti-nation qui tire son but et ses moyens du désir de détruire et de remplacer une nation existante.

C'est une vieille loi juive qu'une agression extérieure, si elle est maintenue suffisamment longtemps, exacerbe inéluctablement des tendances auto-destructrices chez certains Juifs pour le sort subi par la communauté. Sobol explique le refus arabe d'un Etat juif en imputant au judaïsme une essence « barbare », une nature provocatrice : les Juifs, dit-il en 1987, « apportent leur propre destruction en provoquant les grandes puissances ». C'est l'éternelle antienne antisémite : les Juifs n'ont que ce qu'ils méritent. La faute de l'antisémitisme est chez les Juifs eux-mêmes, non chez les antisémites. Et les antisionistes se réapproprient ce thème à merveille : les attentats anti-israéliens, le terrorisme ? La faute à l'occupation. On peut tout pardonner aux violences palestiniennes puisqu'elles trouvent leur origine chez les Israéliens. Même les attentats d'avant 1967, même les pogroms de Hébron de 1929 et les émeutes antijuives de 1936. Et tout d'un coup, les choses deviennent simples. Exit l'antisémitisme musulman, l'incitation à la haine et le rejet de la différence.

Avant, on faisait comprendre aux Juifs qu'il valait mieux qu'ils rasant les murs pour qu'il ne leur arrive rien. Aujourd'hui, on impute à l'Etat juif toute la responsabilité des événements du Moyen-Orient (jusqu'au terrorisme international !) et on fait comprendre à Israël que sans lui, tout allait mieux. Donc c'est

lui le fautif et non l'intransigeance de l'autre. On en revient à la thèse selon laquelle le mal est localisé chez un protagoniste (à la limite deux, mais les Américains ne sont que le jouet des sionistes...). En éliminant ce protagoniste on éradiquera du même coup le mal originaire, et tout redeviendra doux comme avant. Il y a du danger totalitaire derrière tout cela – en plus du danger génocidaire. Or Israël démontre quelque chose au niveau géographique – et indépendamment des raisons légitimes qu'il a d'être recréé sur sa terre et pas ailleurs : la relativité contre le « tout » arabe de la région. En ce sens, Sobol a raison : Israël est une provocation face aux grandes puissances. En ce sens, Nasser a raison : Israël est en soi une agression. Israël est une anti-hégémonie, que l'hégémonie soit arabe, islamique ou les deux, et c'est exactement ce dont ne veulent pas les islamistes, les rois du panarabisme, et ceux qui pensent en Occident également que l'homogénéité est facteur de stabilité.

### La panacée

Parmi les fantasmes véhiculés à propos d'Israël, une bonne proportion est consacrée à relier les guerres et autres catastrophes dans le monde à Israël, quitte à user de contorsions intellectuelles à donner des crampes.

En 1991, Saddam Hussein envahit le Koweït dans le but avoué de récupérer « Le pétrole volé par le Koweït ». Malgré le fait que l'Irak a renoncé en 1963 à toute revendication sur le Koweït, Saddam Hussein considère toujours ce pays comme la dix-neuvième province irakienne. C'est seulement après la visite à Bagdad de Yasser Arafat que le lien entre l'invasion du Koweït et l'occupation israélienne se fait entendre dans les propos du dictateur irakien.

Pour Milton Viorst, journaliste juif américain au *New Yorker*, le raisonnement pour lier Israël au déclenchement de cette guerre est nettement plus tarabiscoté. Après avoir interviewé en août 1990 Tarek Aziz, l'ex-ministre irakien des Affaires étrangères sous Hussein, Viorst suggère que le Koweït a provoqué l'Irak en n'augmentant pas les prix du pétrole durant l'été 1990. Ce qui, pensait-il, était la preuve que quelque chose se manigançait entre la Maison Blanche et le Koweït, quelque chose de l'ordre d'un complot pour que l'Irak attaque le Koweït, donnant un casus belli idéal aux Etats-Unis (*The New Yorker*, 27 septembre 1990). Israël n'est pas encore dans l'arène, mais cela ne saurait tarder. Viorst ajoute donc que « traiter avec Saddam Hussein serait beaucoup plus facile si cela était fait dans le contexte d'une résolution plus globale des conflits régionaux (...). Il y a un déséquilibre total dans la région qui résulte du conflit israélo-palestinien. Ce qu'a fait Israël, c'est créer une atmosphère d'instabilité ». Voilà. Israël a été ramené au centre. Si seulement cet Etat facteur d'instabilité n'avait été qu'un mauvais rêve, il n'y aurait pas eu de révolution islamique en Iran, pas de massacres entre chré-

tiens et musulmans au Liban, pas de gazage des Kurdes irakiens ni d'invasion du Liban par les Syriens, l'Égypte ne serait pas ce terreau du fondamentalisme et de la pauvreté, quant à l'Arabie Saoudite elle serait ce pays de la tolérance et de l'accueil prôné par l'islam.

Jerome Segal, universitaire américain au Center for International Security Studies, qui se définit lui-même dans les journaux américains comme le « conseiller juif de l'OLP », le dispute à Viorst pour la primauté parmi les théoriciens du « lien ». Le 17 janvier 1991, le jour même où les scuds irakiens pleuvaient sur Tel-Aviv, il déclarait que « l'Irak n'était pas une menace pour la région, ni à court terme, ni à long terme ». Le 26 janvier 1991, il manifestait à Washington avec ses amis du « Jewish Peace Lobby » (groupe de soutien à l'OLP) contre la guerre du Golfe et plaidait pour une « résolution du conflit israélo-palestinien et de tous les autres conflits du Moyen-Orient à travers des conférences de paix internationales ». Il n'est pas très étonnant que dix ans plus tard, de l'Afghanistan à la Malaisie et de Durban à Paris, on mette tout naturellement le conflit israélo-palestinien (et donc Israël, rendu le seul coupable) au cœur et à l'origine de tout.

Michael Lerner, directeur de la revue juive américaine *Tikkun* (à laquelle collabore d'ailleurs Jerome Segal), se déclara finalement pour la guerre, ne faisant pas confiance aux sanctions imposées à l'Irak. Mais, nous dit-il, de façon à concilier les « alliés arabes modérés », l'intervention militaire américaine doit être « liée » à la promesse de « mettre une pression maximum sur Israël pour qu'il accepte un Etat palestinien ». De fil en aiguille, le sort de la guerre du Golfe finissait pour ces gens-là par reposer entièrement sur Israël. D'ailleurs, la preuve que le lien entre Israël et l'invasion du Koweït existait bien n'était-il pas que la guerre du Golfe se fut ouverte avec le bombardement d'Israël ? Les trente-neuf scuds reçus sans broncher par l'Etat juif et envoyés par l'envahisseur du Koweït, là était le lien. Mais ce que ce lien a en fait prouvé, c'est que le mal nommé conflit israélo-palestinien est le résultat, et non la cause, de cinquante six ans de guerre arabe contre Israël.

Pour détourner l'attention de l'invasion syrienne du Liban, des déclarations belliqueuses des pays arabes et de l'OLP à l'égard d'Israël, pour masquer le maintien des populations arabes dans la pauvreté, l'ignorance, l'impossibilité de remettre en question leur gouvernance despotique, dictatoriale et oligarchique, pour que le monde ne voit pas la discrimination des femmes, des chrétiens, des homosexuels, des opposants politiques, pour détourner le regard du monde de l'instrumentalisation arabe des réfugiés palestiniens – y compris par l'OLP –, du refus arabe de toute normalisation avec Israël, des raids terroristes, de l'antisémitisme arabe, des meurtres et des tortures de Palestiniens par

l'OLP... Pour détourner les regards de cela, quoi de plus facile que d'évoquer « l'obstacle à la paix » de la région, cet Israël et ses implantations juives en Judée, en Samarie et dans la Bande de Gaza. Encore et toujours, les Juifs ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de ce qui leur arrive, et ils doivent aussi être tenus responsables des malheurs du monde. Du moins de ceux que l'on veut bien évoquer, car les peuples qui meurent sans impliquer de près ou de loin les Juifs n'ont pratiquement pas l'attention du monde. Comme en France, ce phénomène a été activement soutenu aux Etats-Unis et en Israël par des Juifs, quand il n'a pas tout simplement été initié par eux. Les Juifs antisionistes aiment s'appeler des « dissidents » de la communauté juive, reléguée quant à elle au plus vil des communautarismes, à un soutien inconditionnel à Israël (donc non réfléchi et non légitime), l'esprit englué dans des propos propagandistes. Les Juifs antisionistes se drapent du manteau de la libre expression et se vantent d'être au-dessus de la guerre idéologique que se livrent Juifs et Arabes. Ils sont tellement zélés que leur « courage » leur vaut admiration dans les cercles antisémites, d'extrême-droite comme d'extrême-gauche, où ils sont exhibés comme des trophées et la preuve vivante de l'abomination d'Israël.

Avec des amis comme ça, Israël n'a pas besoin d'ennemis.

## notes

1. Edward Alexander, *The Jewish Wars – Reflections by One of the Belligerents*, Ed. Southern Illinois University Press, 1996 ; et *With friends like this – The Jewish critics of Israel*, Ed. SPI Books, 1993
2. Edward Alexander note avec justesse que ce terme est impropre puisqu'il désigne en réalité des Juifs démesurément consumés par un amour-propre.